



KAREN  
**ROSE**

TOUT  
PRÈS  
DU  
**TUEUR**

Harper  
Collins  
POCHE



KAREN ROSE

Tout près du tueur

roman

*Traduction de l'anglais (Etats-Unis) par :*  
BARBARA VERSINI

Harper  
Collins  
POCHE

*Titre original :*

**YOU BELONG TO ME**

© 2011, Karen Rose Hafer.

© 2013, HarperCollins France pour la traduction française.

© 2017, HarperCollins France pour la présente édition.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Fumée : © YAMADA TARO/GETTY IMAGES

Réalisation graphique couverture : C. ESCARBELT (HarperCollins France)

*Tous droits réservés.*

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

[www.harpercollins.fr](http://www.harpercollins.fr)

ISBN 979-1-0339-0079-5

*A la mémoire de mon cher A.C. Barrett, qui m'a enseigné la numération binaire quand j'avais sept ans, m'a offert mon premier Edgar Poe quand j'en avais huit, et m'a appris, quand j'en avais neuf, à utiliser un ballon sauteur pour me défendre contre les brutes des cours de récréation.*

*Plus tard, il a su faire preuve d'une imagination débordante pour m'expliquer les créneaux quand je passais mon permis de conduire. Il a aussi tapé mon mémoire de fin d'études en une nuit, à partir de mes brouillons, quand mon ordinateur m'avait lâchée et que j'avais besoin de dormir pour me présenter le lendemain à un examen — me reprochant à peine de ne pas avoir pris la précaution de sauvegarder.*

*C'est grâce à lui que je n'ai jamais laissé personne me détourner de mes rêves.*

*Et surtout, il m'a aimée, chaque jour de sa vie. Tu me manques, papa.*

*Et à Martin, mon roc.*



# 1

*Baltimore, Maryland*  
*Lundi 3 mai, 5 h 35*

— *Go get yourself some cheap sunglasses...*

Lucy Trask fredonnait en même temps que ZZ Top, tout en courant le long du chemin qui traversait le parc de sa résidence. Elle chantait faux, mais quelle importance ? Après tout, la chanteuse du groupe, c'était Gwyn. Elle, elle jouait du violon. De plus, elle ne croisait que des coureurs, comme elle, et qui avaient comme elle des écouteurs aux oreilles.

Elle se sentait libre et seule, comme chaque fois qu'elle courait le matin à l'aube.

Elle s'apprêtait à traverser le parc pour rejoindre l'entrée de son immeuble, quand elle s'arrêta net. Son humeur guillerette s'envola d'un seul coup.

— Oh non, murmura-t-elle tristement. Encore...

C'était M. Pugh, assis à l'une des tables d'échecs, son chapeau de tweed éclairé par le lampadaire derrière lui.

Elle quitta le chemin et se dirigea à petites foulées vers le carré d'herbe où son vieil ami avait passé tant d'heures à battre aux échecs ceux qui le défiaient. Mais ce temps était révolu. A présent, il était assis seul à la table, au petit jour, la tête baissée, le col de son manteau remonté sur son visage.

Elle soupira. Il s'était encore aventuré hors de chez lui. Elle ralentit et l'approcha en silence.

— Monsieur Pugh ?

Elle lui toucha délicatement l'épaule, soucieuse de ne pas l'effrayer. Il n'aimait pas qu'on le surprenne.

— Il est temps de rentrer chez vous, dit-elle.

Puis elle fronça les sourcils. Normalement, il aurait dû lever la tête, poser sur elle ce regard perdu qui la peinait tant. Elle l'aurait ensuite raccompagné chez lui, où Barb, qui veillait sur lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre, était sûrement en train de l'attendre. Mais il ne leva pas les yeux. Il demeura immobile. Etrangement figé. Le cœur de Lucy fit un bond.

Elle allongea le bras pour poser deux doigts à la base de son cou, puis se couvrit la bouche pour étouffer un cri quand il s'effondra en avant sur la table, son chapeau tombant de sa tête. Pendant quelques secondes, elle ne put que fixer, horrifiée, le spectacle qui s'offrait à elle. La tête de M. Pugh était démolie, couverte de sang coagulé. Et son visage... Elle recula en titubant. La bile lui brûla la gorge.

Seigneur... Il n'avait plus de visage. Plus d'yeux non plus.

Elle recula de nouveau.

*Non.*

Elle entendit un lointain gémissement, en ayant vaguement conscience qu'il sortait de sa gorge. L'air se bloqua dans ses poumons, puis elle se força à respirer.

Elle parvint à fouiller en tremblant la poche de son short, et en sortit son téléphone portable pour composer le 911. Elle sursauta quand une voix claire lui répondit.

— Ici le 911. Quel est le motif de votre appel ?

— C'est...

La voix de Lucy se brisa et elle contempla de nouveau le cadavre de M. Pugh. Elle ferma les yeux.

— C'est...

De nouveau, sa voix se brisa. Elle ne pouvait plus parler ni respirer.



— Mademoiselle ? insista l'opératrice. Le motif de votre appel ?

Lucy se racla la gorge. Elle se raccrocha à ses années de pratique et raffermi sa voix.

— Ici le Dr Trask, du service de médecine légale. J'appelle pour signaler un meurtre.

### *Lundi 3 mai, 6 heures*

L'inspecteur J.D. Fitzpatrick étudia le petit groupe qui s'était rassemblé derrière le ruban jaune. *Des voisins*, songea-t-il. La plupart étaient encore en robe de chambre et en savates. Il y avait des jeunes, des moins jeunes. Certains pleuraient. D'autres juraient tout bas. D'autres encore juraient et pleuraient.

Il avança lentement et s'approcha de manière à écouter ce qui se disait. C'était le moment où les langues se déliaient, sous l'effet du choc. Le moment d'ouvrir ses oreilles.

— Quel genre de bête sauvage serait capable de faire ça à un vieil homme inoffensif ? murmura une jeune femme en serrant les poings.

— Il n'avait jamais fait de mal à personne, renchérit d'un ton perplexe l'homme qui se tenait près d'elle.

— Ces maudites bandes, grommela un troisième qui, lui, ne s'adressait à personne en particulier. On ne peut plus quitter sa maison, de nos jours.

J.D. remarqua la pelouse bien entretenue du petit parc. Il n'y avait pas trace ici de la présence d'une bande, mais il l'avait compris en arrivant. Les résidents considéraient ce quartier comme un îlot de sécurité. Un sanctuaire à l'abri de la laideur du monde. Du moins en apparence, car, J.D. le savait, la laideur s'insinuait partout.

A présent, les voisins de l'homme assassiné le savaient aussi. Pas besoin d'une bande pour commettre un meurtre.

Un criminel suffisait, surtout quand la victime était âgée et vulnérable.

— Barb n’y survivra pas, sanglota une vieille femme qui s’appuyait contre un vieil homme. Combien de fois lui ai-je dit de le mettre dans un établissement spécialisé ? Combien de fois ?

— Je sais, ma chérie, répondit tout bas son mari.

Il serra sa tête grisonnante contre son épaule, et posa une main sur ses yeux pour la protéger du spectacle.

— Au moins, Lucy est là, ajouta-t-il.

La vieille femme acquiesça en reniflant.

— Oui, elle saura quoi faire.

Barb était probablement la femme ou la fille du défunt, mais J.D. se demanda qui était Lucy et ce qu’avait voulu dire la femme par « elle saura quoi faire ».

Deux agents en uniforme se tenaient de part et d’autre du ruban jaune, dos à dos, l’un face aux voisins, l’autre face à la scène de crime. Ensemble, ils formaient un écran et tâchaient de cacher la victime aux curieux, autant que possible.

L’équipe des experts était déjà sur place, prenant des photos et parcourant le périmètre. Entre les agents et les experts, les gens ne pouvaient pas voir grand-chose, mais J.D. savait par expérience qu’ils avaient regardé tout leur comptant avant que la scène de crime ne soit bouclée.

Les deux agents en uniforme désignèrent à J.D. un troisième qui se tenait près de Drew Peterson, l’homme qui dirigeait l’équipe scientifique. Ce troisième agent, Hopper, était le premier à être arrivé sur les lieux, lui apprirent-ils.

— Merci.

J.D. contourna les deux agents et pénétra sur la scène de crime en se préparant à ce qui l’attendait. Il dut tout de même retenir une grimace. La victime était installée sur une chaise scellée au sol, le haut du corps affalé sur une table d’échecs. Sa tête et son visage avaient reçu tant de coups qu’il était méconnaissable. Qui avait pu faire ça à ce vieil homme ? Et pourquoi ?

Il portait un imperméable beige, boutonné jusqu'au col, avec la ceinture nouée. Ses mains étaient enfoncées dans les poches de l'imperméable. Il n'y avait à première vue pas de sang sur le vêtement, ni autour de la chaise. Seuls son crâne et son visage étaient couverts d'un sang noir et coagulé.

L'agent Hopper approcha, d'un pas raide et décidé.

— Je suis Hopper, dit-il.

— Fitzpatrick. Homicides, répondit J.D.

Après seulement trois semaines aux homicides, le mot lui paraissait encore étrange, sortant de sa bouche.

— Vous étiez le premier sur les lieux ? demanda-t-il à Hopper.

Celui-ci acquiesça.

— C'est mon secteur, ici. La victime est Jerry Pugh. Soixante-huit ans. De race blanche.

— Vous le connaissiez, murmura J.D. Désolé.

Hopper acquiesça de nouveau.

— Oui, c'est désolant. Jerry était sans défense. Il était malade.

— Il souffrait de démence sénile ? demanda J.D.

Hopper plissa les yeux.

— Oui, comment le savez-vous ?

— La vieille femme aux premières loges, là-bas, a dit qu'elle avait conseillé à Barb de le mettre dans un établissement spécialisé.

— C'est Mme Korbel. Elle a dû le lui conseiller, en effet. Tout comme moi. Mais Mme Pugh, Barb, ne voulait rien entendre. Elle ne pouvait pas s'y résoudre, je suppose. Ils étaient mariés depuis toujours.

— Qui a découvert le corps ?

La question parut surprendre Hopper.

— C'est elle.

Il désigna une femme qui se tenait debout, à l'écart, à l'intérieur du périmètre. Elle avait les bras croisés sur la poitrine, une expression indéchiffrable sur le visage. Mais

il se dégageait d'elle une sorte de fragilité, de tension, comme si elle était sur le point de craquer.

Elle était grande, un mètre soixante-quinze environ, de longs cheveux tirés en arrière et rassemblés en une simple queue-de-cheval, dont le blond roux étincelait sous les projecteurs de l'équipe scientifique en petites mèches de feu. Elle était belle, vraiment belle, avec des traits fins, réguliers, un visage qui aurait pu servir de modèle à une statue classique. Mais peut-être était-ce surtout son étrange immobilité qui évoquait une statue.

Elle portait un coupe-vent, un short, une paire de chaussures de course haut de gamme. Le fait qu'on l'autorise à rester dans le périmètre de la scène de crime laissait supposer qu'elle n'était pas une simple passante. Mais J.D. ne pensait pas l'avoir croisée dans les couloirs de la « maison ». Il se serait souvenu d'un tel visage.

Et encore plus de telles jambes.

— Qui est-c...

Il s'arrêta net. Elle venait de tourner la tête vers eux et voyait maintenant ses yeux.

En un éclair, il sut qui elle était.

— Dr Trask, dit-il doucement.

Lucy Trask, la légiste. *Lucy saura quoi faire.*

— C'est le Dr Trask qui a trouvé le corps ?

— Juste avant l'aube, répondit Hopper. Le Dr... Euh... C'est quelqu'un de bien.

J.D. éprouva le besoin de s'éclaircir la voix.

— Je sais. Où est Mme Pugh ?

— Mon partenaire, Rico, est allé la chercher. Mais quand il a frappé chez elle, personne ne lui a ouvert. Le gérant l'attendait avec un double des clés. Le temps qu'on lui ouvre, tout le bâtiment était dehors. Tout le bâtiment sauf Mme Pugh. Rico a fait le tour de l'appartement, mais pas de Mme Pugh. Sa voiture n'est pas dans le parking.

— Aucun signe d'effraction ou de lutte à l'intérieur ?

— Non. D'après Rico, on dirait qu'elle s'est simplement absentée pour quelques jours. Il a trouvé deux gamelles

pleines dans la cuisine, de quoi nourrir le chat pendant plusieurs jours, et les appareils électriques débranchés. Le gérant est en train de se renseigner pour obtenir le numéro de la personne à prévenir en cas d'urgence.

J.D. avait écouté Hopper sans quitter le Dr Lucy Trask des yeux. Elle avait détourné le regard, mais il avait eu le temps de se rendre compte qu'elle était vraiment secouée.

Il se concentra sur Hopper.

— Contactez Rico par radio et dites-lui de ne pas appeler ce numéro. Qu'il me le transmette. Je ne veux pas que quelqu'un d'autre que moi annonce la nouvelle à cette femme.

Hopper fronça les sourcils.

— Barb Pugh a près de soixante-dix ans. Elle n'est pas impliquée dans le meurtre de son mari.

— J'entends parfaitement l'argument, répondit J.D.

Il était peu vraisemblable, en effet, qu'une femme âgée ait pu causer de tels dommages.

— Mais je dois procéder comme d'habitude. Elle fait partie de mes suspects tant qu'elle ne m'a pas convaincu de son innocence.

Les sourcils de Hopper descendirent d'un cran.

— Entendu. Je vais contacter Rico par radio.

— Merci.

J.D. alla s'accroupir près du cadavre pour l'observer. Le tueur s'était acharné sur Jerry Pugh. Il s'était servi d'une arme lourde et dure pour frapper violemment, à plusieurs reprises. Les traits du visage étaient écrasés.

*La haine*, songea-t-il. Ou bien le travail d'un camé sous influence d'une quelconque drogue. Il en avait vu pas mal dans les narcotiques. En tout cas, ce qu'il avait sous les yeux ne ressemblait pas à une petite agression de jardin d'enfants. Le type s'était complètement lâché.

Drew Peterson vint s'accroupir près de lui.

— Salut, J.D. Tu as fait vite. Tu as finalement vendu ta maison de banlieue ?

J.D. et Drew avaient été affectés à la même unité en

sortant de l'académie. Ils s'étaient fréquentés, à une période, mais plus depuis la mort de Maya — J.D. ne sortait plus beaucoup. Il s'était absorbé dans son travail, au bureau des narcotiques. Un peu trop, sans doute. Cette mutation à la section des homicides était plus que bienvenue. Il avait la sensation de prendre un nouveau départ.

— Non, répondit-il. Pas encore.

Il essayait vainement, depuis un an, de se débarrasser de cette maison où il avait vécu avec sa femme. Il commençait à se décourager.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-il.

— Nous venons seulement de terminer les photos. Ensuite on laissera faire les légistes, et on passera l'endroit au peigne fin. Où est Stevie ?

— Elle est en route.

Du moins elle se mettrait en route dès qu'elle aurait trouvé quelqu'un pour garder sa fille. Stevie Mazzetti avait un problème de baby-sitter. Ça ne dérangeait pas J.D. de la couvrir. Cela n'arrivait pas souvent. Stevie était un bon flic. Et une bonne amie, à laquelle il devait beaucoup.

Il désigna la zone herbeuse autour de la chaise.

— Il n'a pas été tué sur place. Pas de sang sur l'herbe ni sur son imperméable beige. Tu as une idée de la manière dont on l'a emmené ici ?

— Je parierais pour un fauteuil roulant. J'ai trouvé des traces dans l'herbe. On fera un relevé d'empreintes, si on peut. Le fauteuil n'est pas dans les parages, en tout cas. Celui qui a déposé le type est reparti avec.

— Je ne vois pas de traces de pneus entre le chemin et cette table, fit remarquer J.D. Il a donc été traîné ou porté sur cette portion. S'il a été traîné, il doit avoir de l'herbe sur ses chaussures.

— Tu les as regardées, les chaussures ?

J.D. se pencha sous la table d'échecs. Les chaussures de la victime, des mocassins, étaient neuves et bien cirées.

— Pas la moindre éraflure. Je ne pense pas qu'on l'ait traîné.

— Tu sais combien coûtent des chaussures pareilles ?

— Un paquet.

Elles avaient l'air plutôt chères, en effet, peut-être même était-ce de la confection sur mesure. J.D. jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, pour évaluer l'immeuble. Il n'était pas miteux, mais ce n'était pas non plus le Ritz.

— Il devait dépenser en chaussures ce qu'il économisait en loyer, commenta-t-il. Je me demande ce qu'il faisait comme travail, avant sa retraite.

— Le légiste doit le savoir, répondit Drew. Elle habite le même immeuble.

— Elle le connaissait ? demanda J.D.

Drew acquiesça.

Voilà qui expliquait la tristesse de son regard, et aussi le fait qu'elle fasse son footing ici, dans ce parc. Elle se trouvait toujours à la même place, debout, immobile, à contempler fixement le corps. Un élan de sympathie serra le cœur de J.D.

— Ça a dû lui faire un sacré choc. Elle ne va pas pratiquer l'autopsie, je suppose ?

— Non. Elle s'est tout de même occupée de faire venir la civière. Elle a l'air de tenir le coup.

— Tout juste, murmura J.D. Je vais l'interroger. Ensuite, je m'occuperai de rechercher la femme de la victime et d'interroger d'éventuels témoins. Appelle-moi si tu as quelque chose.

— Je n'y manquerai pas.

Lucy Trask se redressa en le voyant approcher. Elle avait les yeux secs, mais elle était pâle. Elle continua à fixer le cadavre sur sa chaise.

— Docteur Trask ? Je suis l'inspecteur Fitzpatrick.

— Je sais, répondit-elle d'une voix morne. Vous êtes le nouveau partenaire de Mazzetti. Où est Stevie ?

— Elle arrive. Puis-je vous poser quelques questions ?

— Bien entendu.

Elle répondait d'un air absent, en remuant à peine les lèvres.

— Pourquoi n'irions-nous pas nous asseoir dans ma voiture ? Nous serions plus à l'aise.

Le visage du médecin se ferma.

— Non. Je préfère rester là. Posez vos questions, inspecteur, je vous en prie.

Il y avait dans sa voix une sorte de fureur désespérée. Il remarqua qu'elle s'exprimait avec une pointe d'accent. Pas vraiment l'accent du Sud, mais pas non plus celui de Baltimore. Elle n'était pas d'ici.

— Très bien, dit-il. Vous connaissiez la victime ?

Elle acquiesça d'un geste brusque, mais n'ouvrit pas la bouche.

— Je suis désolé, docteur Trask. Je me doute que c'est très pénible pour vous. C'est bien vous qui l'avez découvert ?

— Il devait être 5 h 30. Je faisais mon footing. J'ai reconnu M. Pugh dans sa chaise.

Elle avait débité ça sur le ton monocorde de quelqu'un qui fait son rapport.

— J'ai pensé qu'il était sorti de chez lui, une fois de plus, pour errer dans le parc.

— Parce qu'il souffrait de démence sénile, commenta J.D.

Cette fois, elle leva la tête vers lui. Elle avait des yeux clairs, d'un bleu perçant, des yeux que l'on n'oubliait pas aisément. Aujourd'hui, elle avait un regard tourmenté, plein d'incrédulité, de chagrin, de colère, mais ces yeux-là pouvaient aussi exprimer une douceur infinie, comme la première et unique fois qu'il les avait vus — rien que les yeux, et pas son visage, vu qu'elle portait un masque et une blouse chirurgicale.

— M. Pugh était atteint de la maladie d'Alzheimer, confirma-t-elle.

— Il s'aventurait souvent hors de chez lui ?

Les épaules du Dr Trask s'affaissèrent.

— Ces derniers temps, trois ou quatre fois par semaine. Il fallait bien que Barb dorme de temps en temps. Quand il sortait la nuit, c'était généralement moi qui le trouvais.

— Et vous le rameniez chez lui ?



— Oui, répondit-elle, si bas qu'il l'entendit à peine.

— Il vous suivait sans faire d'histoires ?

— Oui. Il n'était pas agressif.

— Les patients atteints d'Alzheimer le sont parfois.

Elle avança le menton. Insensiblement.

— Ce n'était pas son cas. Nous arrivions à le calmer quand il s'agitait.

J.D. comprit que cet homme avait été pour elle plus qu'un simple voisin.

— Vous êtes sortie tôt, ce matin, fit-il remarquer.

— Oui. Je cours toujours à cette heure-ci. Avant le lever du soleil.

— M. Pugh était-il déjà sur cette chaise quand vous êtes partie ?

— Non. Mais même s'il avait été là, je ne l'aurais pas remarqué : j'entame mon parcours par l'autre côté du bâtiment. Je fais d'abord le tour du pâté de maisons, ensuite je coupe à travers le parc pour rentrer.

— Avez-vous rencontré quelqu'un ?

— J'ai croisé des coureurs. Des gens du quartier, mais que je ne connais pas. L'agent Hopper a peut-être leurs noms.

Elle jeta un coup d'œil en direction du bâtiment.

— Où est l'agent Rico ? Il était allé prévenir Barb.

— Barb est partie.

Elle tourna vers lui un regard paniqué. Une main fine et délicate lui agrippa le bras.

— Partie ? Comment ça, partie ? Vous voulez dire qu'elle est morte ?

Elle se tut, comme si elle regrettait d'avoir prononcé cette dernière phrase.

— Non, non, s'empessa-t-il de la rassurer, en posant une main sur la main qui agrippait sa chemise.

Elle avait la peau glacée. Il dénoua ses doigts et prit cette petite main entre ses paumes, pour la frictionner et la réchauffer.

— On dirait plutôt qu'elle a quitté l'appartement. Il est vide et sa voiture n'est pas dans le parking.

Elle le fixa d'un air incrédule, toujours immobile, sa main inerte dans les siennes.

— Non. Barb ne l'aurait jamais laissé seul.

— Elle n'est pourtant pas là.

Elle lui retira brusquement sa main et recula d'un pas, en pâlisant un peu plus.

— Non, insista-t-elle. Certainement pas. Elle ne l'aurait jamais laissé de son plein gré. Quelqu'un a dû l'enlever. Seigneur...

— Elle a débranché les appareils électriques de la cuisine, précisa J.D. en observant attentivement l'effet que ces mots produisaient sur elle. Elle avait l'habitude de faire ça, quand elle s'absentait pour plusieurs jours ?

Trask acquiesça avec une expression hébétée sur le visage.

— D'accord, mais je ne peux pas croire qu'elle l'ait laissé seul. Elle lui était entièrement dévouée.

— Parfois, les gens soumis à un stress important font des choses inattendues, indiqua-t-il d'un ton précautionneux. Prendre soin tous les jours d'un mari atteint de dém...

— Non ! coupa-t-elle.

La colère donnait de l'autorité à sa voix.

— Non ! Pour l'amour de Dieu, inspecteur, ne dites pas n'importe quoi. M. Pugh n'était même pas capable de s'habiller seul, pas capable de nouer ses...

Elle s'arrêta net et fronça les sourcils.

J.D. se pencha vers elle et l'encouragea à terminer sa phrase.

— Nouer ses quoi ?

Mais elle marchait déjà vers le corps.

— Ses chaussures, lança-t-elle par-dessus son épaule. Il porte des chaussures à lacets.

Il la suivit, prêt à la retenir si elle s'approchait trop, mais elle respecta la distance réglementaire et s'accroupit, au même endroit que lui tout à l'heure. Elle avait eu un déclic, visiblement. Elle ne paraissait plus du tout hébétée. A présent, elle dégageait une énergie surprenante. L'air vibrerait autour d'elle.

Fasciné, il alla s'accroupir à son côté, en contemplant son profil, tandis qu'elle regardait fixement les chaussures de la victime. Son visage avait repris des couleurs, ses joues rosissaient à vue d'œil.

Non, il n'aurait jamais pu oublier un visage pareil.

— M. Pugh ne porte plus de chaussures à lacets depuis cinq ans, murmura-t-elle.

Il fit l'effort de se concentrer sur ce mort assis sur sa chaise.

— Il porte des chaussures orthopédiques qui ferment avec du Velcro. Barb avait les doigts trop raides pour nouer des lacets.

— Il avait peut-être tout de même une paire à lacets, hasarda J.D.

Elle secoua la tête.

— Ces chaussures sont des Ferragamos. M. Pugh n'a jamais eu les moyens de se payer des chaussures pareilles. Et s'il avait eu les moyens, il n'aurait pas mis son argent dans des chaussures.

— Comment gagnait-il sa vie ? Je veux dire... avant de tomber malade.

Elle lui jeta un regard vif et aigu. Soulagé.

— M. Pugh était professeur de musique. Il enseignait dans un lycée et il achetait ses chaussures chez J.C. Penney. Cet homme n'est pas Jerry Pugh.

Elle paraissait totalement sûre de son fait.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? demanda-t-il.

— Ces chaussures ne sont même pas à sa taille, répondit-elle. C'est du 43. M. Pugh chaussait du 46.

Elle ferma les yeux et avança des lèvres tremblantes.

— Oh, Seigneur... Il chausse du 46. Il est vivant. Ce n'est pas lui. Cet homme n'est pas M. Pugh !

— Docteur Trask, vous vous sentez bien ?

Elle acquiesça, ses mains tremblaient, elle serra les poings.

— Très bien, oui.

Il en doutait. Il espéra qu'elle n'allait pas se trouver mal.

— Comment connaissez-vous la pointure de M. Pugh ? demanda-t-il d'un ton incrédule.

— Je vois pas mal de pieds, dans mon travail, inspecteur. Je suis incollable en pointures.

Il imagina les corps dans la chambre froide de la morgue, avec les pieds qui dépassaient des draps, une étiquette au gros orteil.

— Je m'en doute. Ce que je vous demande, c'est comment vous connaissez la pointure de M. Pugh.

Elle remua les épaules d'un air gêné, tout en contemplant le visage tuméfié de la victime.

— Au moins de février, j'ai trouvé M. Pugh sur cette chaise. Il était sorti sans chaussures et il avait les pieds pratiquement gelés. J'ai appelé le 911 et, en attendant, je lui ai massé les pieds et je les ai couverts avec mon manteau. Je connais sa pointure. Les pieds de cet homme sont trop petits. Cet homme n'est pas M. Pugh.

— C'était très gentil de votre part, de masser les pieds d'un vieil homme, murmura-t-il.

— J'ai fait ce que tout le monde aurait fait.

« Tout le monde »... Il en doutait.

— Vous l'appellez « M. Pugh », mais vous appelez sa femme « Barb ». Pourquoi ?

Il vit, à son expression, que la question la prenait de court.

— Je suppose que les vieilles habitudes ont la vie dure, répondit-elle enfin. Je ne m'en rendais même pas compte.

— Depuis combien de temps connaissez-vous ce monsieur ?

— Vingt ans. Il a été mon professeur. Au lycée.

Elle avait répondu précipitamment, du bout des lèvres, comme si elle répugnait à lui livrer cette information. Elle se leva brusquement, et il fit de même.

— De plus, cet homme n'a pas soixante-dix ans, ajouta-t-elle. Si je n'avais pas été perturbée, je m'en serais aperçue tout de suite.

— Vous aviez de bonnes raisons d'être perturbée, commença-t-il.

Mais elle balaya la remarque d'un geste de la main.

— Celui-là doit avoir dans les cinquante ans, au fait. Il est plus grand que M. Pugh, au moins de cinq centimètres.

Elle se pencha précautionneusement vers la tête du mort, dont le crâne était couvert d'une épaisse couche de sang coagulé.

— Il est chauve, comme M. Pugh. Ou bien on lui a rasé la tête. Je vous préciserai ça quand je l'aurai allongé sur une table d'autopsie.

— D'accord. Supposons que vous ayez raison et que cet homme ne soit pas M. Pugh. Pourquoi, dans ce cas, l'avez-vous pris pour lui ?

— Il était installé sur la chaise de M. Pugh.

— Oui, ça, vous l'avez déjà dit. Pourquoi *sa* chaise ?

— Parce que c'est toujours là qu'il vient s'asseoir quand il s'échappe de chez lui. Avant Alzheimer, il était un excellent joueur d'échecs. Il venait ici après les cours, et il trouvait toujours quelqu'un qui l'attendait pour se mesurer à lui.

Elle se secoua légèrement.

— Et puis, il portait ça...

Elle montra du doigt le chapeau de tweed sur le sol.

— M. Pugh en porte un semblable. Il était enfoncé sur sa tête et dissimulait son visage. Il l'a perdu quand il a basculé en avant, au moment où je lui ai touché l'épaule.

Elle se tut et se mordilla pensivement la lèvre.

— M. Pugh a aussi un imper qui ressemble à celui-ci.

J.D. fronça les sourcils. Cela faisait beaucoup de similitudes.

— Qui est au courant que M. Pugh vient s'asseoir sur cette chaise ?

Elle se tourna lentement vers lui et le regarda droit dans les yeux. Elle paraissait troublée.

— Tous les gens de l'immeuble. Tous les gens des immeubles voisins. Il vient n'importe quand, le jour ou la nuit. Tout le monde a pu le voir. Pourquoi cette question ?

— Qui sait que vous courez le matin très tôt, avant qu'il fasse jour ?

— Les coureurs qui ont l'habitude de me croiser, je suppose. Et ceux qui se lèvent tôt. Pourquoi ?

— Parce que cet homme n'a pas été tué sur place. Drew pense qu'on l'a emmené ici en fauteuil roulant depuis l'entrée de votre immeuble. Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour qu'on le trouve sur cette chaise.

Elle contempla le chapeau d'un air songeur.

— Vous pensez que ce quelqu'un voulait que ce soit moi qui le découvre ?

C'était exactement ce qu'il pensait, mais il ne voulait pas tirer de conclusions hâtives.

— Pour le moment, disons simplement que le tueur s'est donné du mal pour le transporter jusqu'ici.

— Il a les mains dans les poches, commenta-t-elle posément. Son visage est méconnaissable. Le quelqu'un en question voulait qu'on le trouve ici, mais il n'a pas cherché à nous faciliter la tâche, pour l'identification. Vous croyez que les empreintes ont pu être altérées ?

— Ou effacées, suggéra-t-il tristement.

— Ou effacées, répéta-t-elle d'un ton égal. La rigidité cadavérique est déjà dépassée. Il est mort depuis plus de deux jours, c'est certain. Je serai plus précise après un examen poussé.

Elle se pencha pour étudier de plus près ce qui restait du visage.

— Le tueur a utilisé un objet lourd. Je vous en dirai plus...

— Après examen, acheva-t-il à sa place. Transportons-le donc à la morgue. J'ai hâte de fouiller ses poches pour y chercher de quoi l'identifier, mais je ne voudrais pas faire tomber des indices dans l'herbe. Est-ce qu'on pourrait vérifier les poches dès qu'il sera allongé sur la civière, avant que vous ne l'emportiez ?

Elle le dévisagea, comme si elle le jugeait.

— Stevie vous a bien expliqué les procédures, répliqua-

t-elle. Ou alors vous possédez une certaine dose de bon sens. La plupart des flics m'auraient demandé de l'allonger dans l'herbe.

Son approbation lui fit du bien. Comme la première fois qu'ils s'étaient rencontrés. Elle n'avait fait aucune allusion à cette précédente rencontre. Elle ne s'en souvenait peut-être pas, et il n'était pas pressé d'en parler.

Une portière claqua derrière eux et ils virent approcher un technicien de la morgue qui poussait une civière, avec un sac à cadavre posé dessus.

— Je rentre de deux semaines de vacances, dit Lucy Trask. Je vais trouver un emploi du temps chargé en arrivant, aussi je ne suis pas certaine de pouvoir procéder aujourd'hui à l'autopsie. Mais on peut faire ensemble un examen préliminaire et vérifier le contenu des poches, ici même.

— Merci. J'apprécie. Je vais m'occuper de rechercher les Pugh, histoire de m'assurer qu'ils vont bien.

— Entendu. J'enfile une combinaison et je reviens.

Elle jeta un dernier regard au corps affalé sur la table.

— J'ai envie de croire que je l'ai trouvé par hasard. Qu'il n'était pas là pour moi.

— Mais vous ne le croyez pas.

— Et vous ?

Il aurait voulu la soulager de ce poids, mais il n'avait pas envie de lui mentir.

— Non, dit-il.

— Moi non plus, soupira-t-elle.

KAREN ROSE

Tout près du tueur

**NOIR**

Lors de son jogging matinal, le médecin légiste Lucy Trask découvre le cadavre d'un homme affreusement mutilé. L'enquête de la police de Baltimore confirme qu'elle le connaissait. En plaçant le corps à cet endroit, le tueur voulait-il attirer l'attention de Lucy ? La découverte d'un deuxième corps plonge la jeune femme dans l'angoisse, car cette nouvelle victime, comme la première, est originaire d'Anderson Ferry, la petite ville où elle a vécu enfant.

Pour comprendre ce qui la relie au tueur, elle doit collaborer avec l'inspecteur Fitzpatrick, un homme très attirant, mais qui semble se méfier d'elle. Ensemble, parviendront-ils à rassembler les pièces du puzzle macabre qu'un tueur sadique dispose savamment ?

Il y a vingt et un ans, ils ont été  
les témoins d'un crime. Aujourd'hui,  
ils vont payer pour leur silence.

79:1132.3



www.harpercollins.fr

8,30 €

Harper  
Collins  
POCHE